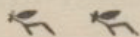


II

LES NEUF FRÈRES



Un homme et une femme assez aisés, qui demeureraient près d'une grande forêt, avaient neuf fils, mais ils n'avaient point de fille. Ils en désiraient ardemment une et leurs fils désiraient aussi ardemment une sœur. Enfin il leur en vint une, belle comme le jour. Mais lorsqu'elle fut née, ses neuf frères, dont le plus jeune avait déjà quinze ans, dirent à leurs parents : « Nous avons maintenant la sœur que nous désirions tant et qui est belle comme le jour ; mais, comme votre fortune n'est pas très grande, nous voulons qu'elle soit tout entière à elle seule. Nous allons partir, traverser la grande forêt et chercher fortune par

le monde ». Rien ne put les retenir et ils partirent.

La petite grandit, auprès de ses parents, aussi bonne que belle. Mais quand elle fut grande, elle dit à ses parents : « Les autres enfants ont des frères ou des sœurs. Moi je suis toute seule avec vous ; je n'ai donc ni frères ni sœurs ». — « Si, lui dit sa mère, tu as neuf frères ». — « Mais, je ne les ai jamais vus. » — « C'est qu'à ta naissance ils sont partis. Ils n'ont pas voulu que nos biens fussent partagés entre vous, et pour qu'ils reviennent à toi seule, ils sont allés s'établir au delà de la grande forêt ; on dit qu'ils vivent ensemble dans un château ». — « Oh ! je veux voir mes frères, si généreux pour moi. Laissez-moi partir pour les chercher ; je les trouverai sûrement et les ramènerai ». Ses parents ne voulaient point la laisser partir ; mais elle les supplia tant qu'ils finirent par la laisser partir. On l'équipa bien, on lui donna des provisions et elle partit.

Elle traversa la grande forêt. Elle couchait près des cabanes de bûcherons, ou dans des fougères sèches. Elle marchait toujours, malgré la fatigue ; mais elle avait tant marché que la semelle de ses souliers était usée et partie. Ses pauvres pieds étaient à nu, saignants et déchirés par les cailloux

et par les épines. Elle arriva un soir à une petite maison, près de laquelle une vieille femme gardait ses poules. Quand elle arriva près d'elle, la fille lui dit bien poliment : « Bonjour, ma bonne dame ». — « Bonjour, ma belle enfant, répondit-elle. Vous avez l'air bien fatiguée. Où allez-vous ? » — « Ma bonne dame, je vais au château de mes neuf frères ; mais mes souliers sont usés et n'ont plus de semelle et mes pieds sont en bien mauvais état ». — « Eh bien ! ma belle enfant, vous allez souper et coucher chez moi, et demain matin je vous donnerai quelque chose avec quoi vous pourrez continuer votre chemin ». Elle la fit bien souper et lui donna un bon lit. Le lendemain elle lui donna une paire de souliers de fer et d'acier, qui ne pouvaient pas s'user. La fille la remercia bien et partit.

Elle continua son chemin ; mais ses nouveaux souliers inusables étaient très durs aux pieds, et elle souffrait presque autant qu'auparavant. Elle arriva le soir à une petite maison, auprès de laquelle une vieille femme gardait ses *ouailles* (brebis). Quand la fille fut près d'elle, elle lui dit bien poliment : « Bonjour, ma bonne dame ». — « Bonjour, ma belle enfant, répondit-elle, vous avez l'air bien fatiguée. Où allez-vous ? » — « Je vais au châ-

teau de mes neuf frères; mais j'ai des souliers de fer d'acier qu'une bonne dame m'a donnés et qui me font grand mal aux pieds ». — « Et bien ! ma belle enfant, vous allez souper et coucher chez moi et demain matin je vous donnerai quelque chose avec quoi vous pourrez continuer votre chemin ». Elle la fit bien souper et la coucha dans un bon lit. Le lendemain matin elle lui donna une petite boîte de poudre : « C'est, dit-elle, de la poudre de *perlimpinpin*; vous n'aurez qu'à mettre de temps en temps une pincée de cette poudre de *perlimpinpin* dans vos souliers, et ils ne vous feront plus jamais mal ». La fille remercia bien la bonne dame et partit.

Maintenant elle marchait sans peine. Mais elle ne savait pas au juste où se trouvait le château de ses neuf frères et elle marchait à l'aventure. Elle arriva le soir à une petite maison, près de laquelle était une fontaine. Elle avait soif et s'agenouilla près de la fontaine pour boire, puisant de l'eau dans un petit verre qu'elle avait emporté. Quant elle se releva, elle vit près d'elle une vieille femme, qui lui demanda : « Voulez-vous me donner à boire, ma belle enfant ? ». — « Certainement, ma bonne dame », répondit-elle. Elle se pencha de nouveau vers la fontaine, rinça

soigneusement son verre, et le tendit plein d'eau claire à la vieille femme. « Merci, dit celle-ci. Où allez-vous donc comme cela, ma belle enfant ? » — « Ma bonne dame, je vais au château de mes neuf frères ; mais je ne sais pas bien où il se trouve et je marche devant moi à l'aventure. » — « Eh bien ! vous allez souper et coucher chez moi, et demain matin je vous donnerai quelque chose avec quoi vous pourrez sûrement continuer votre route ». Elle la fit bien souper et la coucha dans un bon lit. Le lendemain matin elle lui donna une petite roulette et lui dit : « Vous n'avez qu'à mettre devant vous cette petite roulette et à lui dire : « Roule, roule, ma petite roulette, jusqu'au Château de mes neuf frères ». Et la roulette roulera devant vous, vous montrant le chemin. Vous n'aurez qu'à la suivre : quand elle s'arrêtera, ce sera là ». La fille remercia bien la bonne dame et partit.

Elle mit devant elle la petite roulette et lui dit : « Roule, roule, ma petite roulette, jusqu'au Château de mes neuf frères » et la roulette se mit à rouler. Elle la suivait, répétant de temps en temps : « Roule, roule, ma petite roulette, jusqu'au Château de mes neuf frères ». Elle marcha longtemps. Enfin, un soir la roulette s'arrêta devant un beau châ-

teau. La fille monta les marches qui conduisaient à la porte et frappa « toc, toc ». Un beau jeune homme vint lui ouvrir : c'était le plus jeune des neuf frères, qui, pendant que les autres étaient allés à la chasse, était resté pour garder la maison et préparer le repas. « Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il. — « Je suis votre sœur ». — « Mais je n'ai pas de sœur ». — « Si, vous en avez une, et vous avez quitté la maison de nos parents, pour lui laisser toute leur fortune. Je suis venue pour vous voir et demeurer avec vous ». Alors il l'embrassa, et la fit entrer dans le château, qui était beau et bien meublé. « Il faut, dit le jeune homme, que nous fassions une surprise à nos frères. Nous allons préparer un beau dîner et mettre sur la table notre plus belle vaisselle ; puis tu te cacheras derrière cette tenture, et tu ne paraîtras qu'au dessert, lorsque je frapperai dans mes mains ».

Ainsi fut fait. Lorsque les huit frères rentrèrent de la chasse, ils furent bien étonnés en voyant cette table dressée : « Pourquoi, dirent-ils au jeune homme, as-tu sorti notre plus belle vaisselle ? Attends-tu de la compagnie ? » — « Oui, répondit-il, mais mettons-nous tout de même à table ». Pendant le repas, les autres ne cessaient de l'interroger, mais il éludait leurs questions. Enfin au

dessert, il frappa dans ses mains et la belle jeune fille parut : « C'est, dit-il, notre sœur, qui a appris que nous avions quitté la maison de nos parents pour que toute leur fortune lui revint. Elle a voulu venir nous retrouver. Elle a traversé la grande forêt et bien souffert en chemin ». On devine la surprise et la joie; tous l'embrassèrent et poussèrent des cris de fête. « Oui, mes frères, dit-elle, je suis venue vous chercher; nous allons tous revenir chez nos parents et nous vivrons heureux tous ensemble ». — « Non, dirent-ils, notre château est plus beau et plus grand que la maison de nos parents; nous allons aller les chercher et les ramènerons ici, où nous vivons tous ensemble ». C'est ce qu'ils firent et ils furent heureux.

Le thème de ce conte est des plus répandus dans la littérature des contes populaires; mais la version charrentaise est une des plus simples et des plus intéressantes. Elle diffère d'abord des autres par le nombre de frères qu'elle met en scène : le chiffre habituel est douze ou sept, et je ne connais pas d'autre variante qui donne celui de neuf.

Dans la plupart des versions, il s'agit des enfants d'un roi et d'une reine : ici nous avons seulement un riche particulier, peut-être un seigneur. Mais il est

d'autres récits qui parlent d'un simple particulier et même d'un pauvre homme (1).

Dans la plupart de ces contes, les frères ne quittent pas seulement la maison paternelle; ils sont aussi changés en bêtes : corbeaux, cygnes, oies sauvages, canards sauvages, ou pourceaux, soit qu'ils gardent constamment cette forme, soit qu'ils ne la gardent que pendant le jour, reprenant la nuit leur forme humaine. Tantôt cette métamorphose a lieu avant la naissance de leur sœur ou au moment de cette naissance : elle résulte alors d'un vœu des parents, qui sacrifient leurs fils pour avoir une fille, ou d'une malédiction de leur part. Tantôt elle n'a lieu que plus tard, après que la sœur a retrouvé ses frères, et résulte alors d'un sortilège, d'un enchantement accidentel. Dans toutes ces variantes la sœur n'accomplit pas seulement l'exploit qui consiste à chercher et à retrouver ses frères; elle devient de plus leur libératrice, en les délivrant de leur métamorphose, et leur rendant pour toujours la forme humaine. Pour cela elle subit des épreuves merveilleuses, qui consistent généralement en ce qu'elle doit rester sept ans, perchée dans un arbre, sans parler, rire, ni pleurer; et, pendant ces années elle doit tisser une couverture pour couvrir tous ses frères ou une chemise pour chacun d'eux, avec les matériaux les plus extraordinaires : duvet de chardon, duvet de tourbe,

(1) *Kinder- und Hausmärchen*, gesammelt von die Brüder Grimm (Grosse Ausgabe), n° 125, p. 107) « *Die sieben Raben* (Les sept Corbeaux); — James Bruyn Andrews, *Contes ligures*, traditions de la Rivière, recueillis entre Menton et Gènes, p. 302 « Les sept frères ».

feuilles épineuses, herbes, etc. Sur cette dernière donnée s'accrochent aussi le plus souvent des épisodes qui se retrouvent également dans beaucoup d'autres contes. C'est le jeune roi qui, en chassant, découvre la pauvre fille sur son arbre et, séduit par sa merveilleuse beauté, l'emmène et l'épouse, bien qu'elle soit muette. Puis vient la méchante belle-mère, qui déteste la jeune reine et la perd en dérobant les enfants que celle-ci a mis au monde et en faisant croire qu'elle les a tués ou dévorés; enfin les frères qui, délivrés par elle, arrivent au moment où elle est attachée au bucher qui va la consumer, ou prête à être jetée dans une cuve pleine de serpents. Ils la délivrent à leur tour et c'est la vieille reine qui subit le supplice qu'elle lui destinait. Tout le monde connaît, par la fin de la *Belle au bois dormant*, le thème de ces dernières péripéties.

Rien de tout cela dans les *Neuf frères* charentais. Point de métamorphoses, ni avant ni après la naissance de la sœur. Celle-ci n'a donc point à délivrer ses frères, mais seulement à les retrouver. Par là même n'avaient aucune place les épisodes de cette délivrance et les incidents qui y sont rattachés ailleurs. Ce qu'il y a de particulièrement notable, c'est le motif qui décide les neuf frères à abandonner leurs parents. Ils partent volontairement, spontanément, par un sentiment de générosité et de sacrifice. L'un des contes recueillis par les frères Grimm les montre bien décidant eux-mêmes cet abandon; mais ils agissent dans un tout autre esprit. C'est le roi leur père qui a décidé leur mort, pour le cas où lui naîtrait la fille qu'il

espère et à laquelle il veut laisser toute sa richesse : « Il était une fois un roi et une reine qui vivaient en paix l'un avec l'autre et qui avaient douze enfants, qui étaient de bruyants garçons. Or le roi dit à sa femme : « Si le treizième enfant que tu mettras au monde est une fille, les douze garçons doivent mourir, pour que sa richesse soit grande et que le royaume revienne à elle seule ». Il fit donc faire douze cercueils qui étaient déjà pleins de copeaux et où se trouvait le petit coussin des morts (*Todtenkissen*). Il les fit porter dans une chambre fermée à clef, puis il donna la clef à la reine et lui défendit de parler de cela à personne (1) ». Les frères apprennent pourtant la chose par leur mère et décident de partir, si c'est une fille qui naît.

Dans un des contes de la Kabylie recueillis par J. Rivière, les sept frères s'expatrient spontanément; mais c'est par dépit. Ils ont décidé d'agir ainsi pour le cas où il leur naîtrait un huitième frère. C'est une sœur qui naît, mais leur tante, qui vient leur porter la nouvelle, les trompe (sans doute pour favoriser la fille, leur résolution étant connue) et leur annonce qu'ils ont un nouveau frère(2). Mais combien est plus simple

(1) Grimm, n° 9, p. 37, *Die Zwölf Brüder* (Les douze frères).

(2) *Contes populaires de la Kabylie et du Djurdjura* recueillis et traduits par J. Rivière, Paris, Leroux, 1882, p. 45 : *Les Sept frères*. « Ceux-ci firent une prière : O Dieu, donne-nous une sœur. Si tu nous donnes une sœur, nous prendrons un drapeau et nous demeurerons ; mais si tu nous donnes un nouveau frère, nous prendrons un drapeau et nous nous expatrierons ». Bientôt après ils allèrent tous les sept faire le commerce ; en leur absence leur mère

et plus noble l'inspiration de l'âme charentaise ! En même temps est écarté un autre épisode qui revient souvent. Dans beaucoup de ces contes, les frères victimes de la naissance de leur sœur, ont juré, comme par forme de représaille, de tuer la première fille qui entrerait chez eux, de sorte que, quand leur sœur les rejoint, il faut trouver moyen de ne point exécuter ce serment. Nos *Neuf frères*, au contraire, n'ont jamais voulu que du bien à leur sœur.

Dans notre récit il n'y a de merveilleux que la rencontre des trois vieilles femmes, évidemment des fées, et les présents qu'elles font à la jeune fille. Nous trouvons ailleurs des données similaires et plus merveilleuses encore. Voici ce qu'on lit dans les *Sept frères* de Grimm : « La jeune fille allait toujours devant elle, loin, loin jusqu'au bout du monde. Là elle arriva chez le Soleil, mais il était trop chaud et terrible et mangeait les petits enfants. Elle s'enfuit vite et courut chez la Lune; mais elle était trop froide, effroyable et mauvaise, et quand elle aperçut la fillette elle s'écria : « Je sens, je sens la chair humaine ». Elle s'en fut vite, et arriva chez les Étoiles. Elles étaient amicales et bonnes, et chacune était assise à part sur sa petite chaise. L'Étoile du matin se leva, lui donna un petit os (*Hinkelbeinchen*) et dit : « Si tu n'as pas ce petit os, tu ne peux pas ouvrir la montagne de verre et c'est dans la montagne de verre que sont tes frères ».

mit au monde une fille. Leur tante alla les trouver et leur dit : « Votre mère vous a donné un frère ». Ils s'expatrièrent.

La fille prit le petit os, l'enveloppa bien dans une serviette, et alla droit devant elle jusqu'à ce qu'elle arriva à la montagne de verre. La porte était fermée et elle voulut prendre le petit os, et elle déplia la serviette; celle-ci était vide et elle avait perdu le présent des bonnes Étoiles. Qu'allait-elle faire? Elle voulait délivrer ses frères et elle n'avait pas de clef pour ouvrir la montagne de verre. La bonne petite sœur prit un couteau, se coupa un petit doigt, le mit dans la porte et l'ouvrit heureusement (1) ».

Dans un des *Contes ligures* la fille va aussi trouver le Soleil, mais avant de le voir elle rencontre « sa commère », qui a bien l'air d'une fée semblable aux nôtres par son aspect et ses présents : « Après avoir ainsi marché longtemps, elle rencontra sur un petit pont une femme qui se berçait dans une coquille de noisette. Elle s'approcha d'elle et lui dit : « Voisine, belle voisine, pourriez-vous me dire ce que sont devenus mes frères, qui sont grands et gros comme une ville (2) » ? — Elle lui répondit : « Enlève les épingles de mes cheveux et relève mes petites paupières, que je voie qui tu es ». La fille fit ce qui lui était demandé et la voisine la regarda bien, de la tête aux pieds, puis lui dit : « De tes frères je ne puis rien te dire, mais adresse-toi à mon compère le Soleil, lui, qui va partout, saura bien te dire quelque chose. D'ailleurs, voilà un sac de noisettes, elles te serviront sous peu » (2). La

(1) Grimm, n° 25, p. 108.

(2) *Contes ligures*, p. 303.

filles remercia vivement ». Cette femme, qui peut-être bien figure la Lune, se présente là comme la *Fée des noisettes*.

Des présents que les trois vieilles font à la sœur des *Neuf frères*, un seul doit retenir l'attention : c'est la *petite roulette* qui montre le chemin. Nous avons un objet analogue dans un des contes de notre série. Mais là c'est le père qui veut garantir ses six fils et sa fille, enfants d'un premier lit, contre la méchanceté de sa seconde femme. Pour cela il les transporte dans un château au plus profond des bois, si bien caché, que lui-même ne pourrait en trouver le chemin par les moyens ordinaires : « Il était si caché et la route était si difficile à trouver que lui-même ne l'aurait pas trouvé si une sage femme (*Weise Frau*) ne lui avait pas fait don d'un peloton de fil, dont la propriété était incroyable ; lorsqu'il le jetait devant lui, il se dévidait de lui-même et lui montrait la route » (1). Le fameux fil d'Ariane, qui, selon la légende antique, permit à Thésée de se retrouver dans les dédales du Labyrinthe, me paraît être un peloton de la même espèce. On lit dans Hygin, l'un des compilateurs latins de ces fables antiques : « Thésée, lorsqu'il vint en Crète, fut aimé d'Ariane, fille de Minos, tellement qu'elle trahit son frère pour sauver son hôte. Elle montra en effet à Thésée les issues du Labyrinthe ; après que Thésée y fut entré et eut tué le Minotaure, par les instructions

(1) Grimm, n° 49, p. 191, *Die Sechs Schwane* (les six cygnes).

d'Ariane, il en sortit en repelotonnant un peloton de fil (*licium revolvendo*)⁽¹⁾ ». A prendre le texte littéralement il n'y aurait même là rien de merveilleux et simplement un *truc* ingénieux : le héros, en entrant dans le Labyrinthe, aurait fixé à quelque objet le bout du fil, puis il l'aurait déroulé en avançant et, pour retrouver son chemin au retour, il n'aurait eu qu'à reprendre le fil, en le repelotonnant à mesure. Mais si tel est le vrai sens de la phrase d'Hygin, c'est une explication éphémériste; dans la légende primitive sûrement le peloton était *fée*.

Les *Neuf frères* diffèrent notablement des contes congénères. Mais à certains égards ils s'en rapprochent étroitement. L'air de famille s'accroît parfois tellement que dans tel ou tel autre conte on retrouve identiques des phrases qu'on croirait prises dans le texte Charentais. En voici quelques exemples. Dans un des *Contes populaires norsques* traduits par sir George Webbe Dasent, lorsque la petite fille demande à sa mère quelle est la cause de sa solitude, elle s'exprime ainsi : « Oh ! cela me semble si triste et si solitaire ici, dit Blanche-neige et Rose-Rouge⁽²⁾ ; tous les autres ont des frères et des sœurs et moi je suis toute seule ; je n'en ai aucun et c'est pour cela que je suis chagrine ». — « Mais vous aviez des frères, ma fille, dit la reine.

(1) *Hygini fabulæ*, édit. Mauricius Schmidt, Iéna, 1872, p. 70, 10.

(2) C'est le nom qu'on lui avait donné parce que sa mère, voyant des gouttes de sang sur la neige, avait souhaité avoir une petite fille dont la peau serait blanche comme la neige et dont les joues seraient rouges comme du sang.

J'avais douze fils, qui étaient vos frères; mais je les ai donnés pour vous avoir » et elle lui raconta toute l'histoire ¹⁾.

Dans un des contes des frères Grimm, lorsqu'elle arrive à la demeure de ses frères, elle y trouve le plus jeune, qui est resté à la maison pendant que les autres sont à la chasse, duquel elle se fait reconnaître et qui la cache sous un cuveau, d'où elle ne sort que lorsque tout est arrangé ⁽²⁾. Dans le même conte, lorsque la fille a involontairement causé la métamorphose de ses frères en cueillant dans le jardin douze tiges de lys blancs, qui sont enchantées et qu'ils goûtent, elle apprend le moyen de les délivrer d'une vieille femme qui ressemble fort aux vieilles des *Neuf frères*. « La pauvre fille était seule dans le bois sauvage; elle regarda autour d'elle et voilà qu'auprès d'elle était une vieille femme, qui lui dit : « Qu'as-tu fait? Pourquoi n'as-tu pas laissé là les douze fleurs de lys. C'étaient tes frères qui maintenant sont pour toujours changés en corbeaux ». La fille demanda à la vieille : « N'y a-t-il aucun moyen de délivrer mes frères »? « Non, dit la vieille, il n'en est aucun dans le vaste monde, sauf un, mais il est si difficile que tu ne pourrais pas les délivrer ainsi, car tu devrais être muette pendant sept ans, tu ne devrais ni parler, ni rire, et si tu dis un seul mot, ne manquât-il qu'une heure pour parfaire les sept ans,

(1) *Popular tales from the Norse*, 3^e édition, Edimbourg, 1888, p. 52; voyez ci-dessus, p. 120.

(2) Grimm, p. 39; voyez ci-dessus, p. 124.

tout est perdu et tes frères sont tués par ton mot » (1).

L'immense forêt que traversent d'abord les frères qui fuient, puis la sœur qui les cherche, se retrouve à peu près dans toutes les versions; mais c'est là un trait fréquent dans cette poésie particulière.

(1) Grimm, p. 40.